

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Naïm Kattan
La traversée... de Babylone

André Vanasse

Numéro 5, février 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40394ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A. (1977). Naïm Kattan : la traversée... de Babylone. *Lettres québécoises*, (5), 8-10.

Blanche à une poutre du toit bavarois de sa maison, le fils-de-Blanche tombe dans le vide; le fil du funambule est rompu. Il ne reste plus qu'un Sébastien illusoire, sans naissance, sans passé et sans avenir, en contemplation devant son nombril⁴ comme devant un miroir vide.

Peut-on renaître de ses cendres, seul, sans père et sans mère? Encore un mythe étranger, à la vie dure! Mais il y a le jumping-bird. Au terme de son déroulement qui ressemble à une gestation, Sébastien saura qu'il est possible de s'inventer une nouvelle race en terre d'Amérique et de tirer de soi quelque chose de séduisant, qui s'étende d'abord devant soi comme une ombre chaude, puis s'ensoleille. Une ombre qui bientôt se tienne debout sur le seuil devant la porte ouverte, cette même porte par où est sortie la peur. Bientôt la silhouette se précise. Il est jeune, il sourit, il nous ressemble. «Il ferme la porte sans se retourner.» Est-ce un ami? Est-ce un fils? Est-ce un autre soi-même? Il a quelque chose du che-

vreuil beau comme un archange, du siffleur moqueur, de la sève quand elle monte au printemps, des feuilles craquantes de l'automne, de la neige éblouissante, du firmament familier. Il ressemble au rêve quand il se mêle avec la réalité. Le toit bavarois n'existe plus. L'on est si bien tout-à-coup dans la maison. C'est «comme le ciel qui [nous] tombe sur la tête». C'est lui le vrai-oiseau-que-j'ai-vu-m'émouvoir comme un pays qui se met à sauter, un pays en fête qui vous entraîne dans sa danse. Un oiseau qui s'invente une nouvelle race, quelque chose de fou, d'inespéré qui

subitement agit comme si, s'efforce de, brise la routine [...] il renouvelle le paysage. Il change la face du monde [...] Il recommencera peut-être sa bouffonnerie demain après-midi, après-demain après-midi, il sera peut-être imité par ses fils et les fils de ceux-ci et leurs fils et peut-être qu'au bout de ce moment de folie y aura-t-il quelque chose de différent, un inquiétant bouffon, d'abord mi-marteau-pilon

mi-oiseau, puis ensuite quelque chose d'autre [...]

(16-17.)

Une forêt, une vallée, des montagnes, une maison, un pays tout entier sautant et dansant, comme une patrie qui nous tombe sur la tête.

Gabrielle POULIN

1. Wilfrid Lemoine, *Le Déroulement*. Coll. «Roman québécois», Montréal, Leméac, 1976, 317 pp.
2. Wilfrid Lemoine, *Le Funambule*. Montréal, 1965, 158 pp.
3. Blanche et Johnny: deux races opposées, deux âges, deux civilisations. Cf. ma chronique littéraire dans *Relations*, à paraître en janvier 1977, qui étudie un autre aspect du même roman.
4. «J'ai le choix entre mon nombril à moi, celui qui jadis me reliait à toute la tuyauterie de Blanche, et notre néo-nombril national-québécois qui déjà bée d'admiration dans son trou tout neuf.» (161.)

Les nouvelles voix romanesques

Naïm Kattan:

La traversée... de Babylone

Les écrivains juifs occupent dans la littérature une place de choix. Aux États-Unis, par exemple, ils dominent actuellement de façon incontestable. Le prix Nobel attribué en 1976 à Saül Bellow pour l'ensemble de son oeuvre est en quelque sorte la consécration du travail accompli non seulement par cet auteur mais par ce qu'il serait convenu d'appeler l'école juive américaine, celle des Malamud, des Roth, des Salinger, des Gold...

Au Québec, la situation est tout à fait différente. Les Juifs d'expression française, parce qu'ils ont peu nombreux et implantés au Québec depuis peu, n'ont pas encore réussi à faire leur marque. Si les Juifs anglophones du Québec peuvent être fiers de leurs représentants et particulièrement de Richler et de Cohen (et combien honteux de leur congénère, Charles Bronfman, qui s'est permis quelques jours avant les élections de traiter les

Québécois de «bâtards», insulte extrêmement grave que la communauté juive tant francophone qu'anglophone se doit de dénoncer sous peine que nous leur retirerions notre confiance et notre amitié) les Juifs français ont commencé à faire entendre leur voix et peuvent dorénavant se réclamer de Monique Bosco, Naïm Kattan et quelques autres. Ce dernier, depuis plusieurs années, a réussi à se faire avantageusement

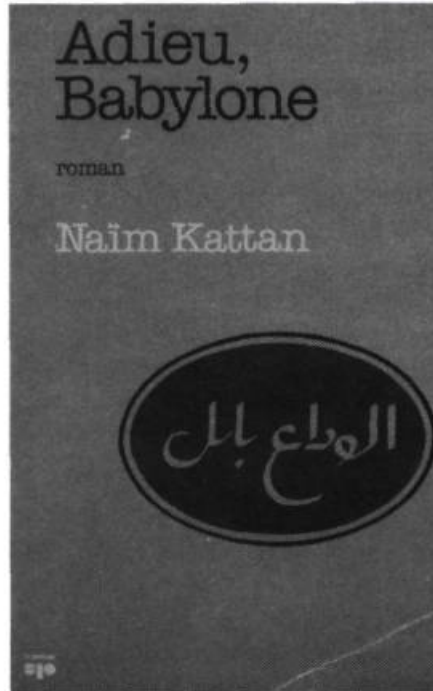
connaître d'abord en tant que critique des littératures étrangères (au *Devoir* plus particulièrement) ensuite, depuis peu, en tant que créateur.

Après avoir livré *Théâtre I* (la discrétion et autres pièces) et *Dans le désert* (nouvelles) chez Leméac, Naïm Kattan publiait, l'an dernier, *Adieu Babylone* aux Éditions de la Presse. Ce roman marquait, selon moi, un nouveau tournant pour l'auteur. Pour la première fois, il livrait, dans un style nettement autobiographique, une partie de son enfance et de son adolescence passée en Irak.

Le roman m'avait beaucoup plu. Sans doute l'avais-je lu à la façon dont les Français lisent le roman québécois c'est-à-dire charmé par l'exotisme des propos qui décrivent un monde qui ne ressemble en rien à celui que je connais au Québec. Ce roman me plaisait d'autant plus que je l'avais lu au retour d'un séjour fait à Paris où j'avais rencontré tout à fait par hasard plusieurs étudiants arabes avec lesquels je m'étais lié d'amitié. Il s'agissait pour moi d'une découverte puisque je connaissais fort mal la culture et les coutumes de monde arabe. Grâce à Abid, un Tunisien, j'étais allé prendre le thé à la mosquée de Paris et j'avais eu, avec lui, de longues discussions sur la philosophie des Arabes et sur la religion de Mahomet. Ces rencontres répétées avaient été pour moi extrêmement enrichissantes. J'y avais découvert une façon de penser fort différente de la mienne, fascinante par certains côtés, rétrograde par d'autres. J'admirais par exemple la spontanéité et la sincérité des Arabes. Il y avait chez eux une telle simplicité dans leur accueil que j'en étais touché. Ainsi j'avais, dès la première rencontre, été reçu chez un étudiant Yéménite qui m'avait tout naturellement ouvert les portes de son appartement et offert de l'alcool lui qui n'en buvait pas! J'étais loin du monde fermé des Français et combien heureux d'être l'objet d'une attention chaleureuse moi qui errais plus souvent qu'autrement solitaire dans les rues de Paris.

J'étais surtout étonné de l'idéalisme des Arabes que je rencontrais.

Si le chrétien affirme que l'homme est marqué par la tache originelle, le musulman, lui, n'en croit rien. Il a devant la vie un regard plein d'émerveillement et une confiance en l'homme qui étonne. Pour le musulman la vie est beauté et plaisir. Mahomet veille sur eux; il est le nuage dans le désert (Abib m'avait raconté cette anecdote du Coran: Dieu, parce qu'il aimait Mahomet avait placé un jour un nuage au-dessus de sa tête pour qu'il marche au frais dans le désert).



Bizarrement dans toute la création, seule la femme est entachée. C'est elle qui porte tous les péchés du monde. Combien de fois ai-je entendu l'un ou l'autre me dire que toutes les Françaises étaient des putains. Ils voulaient bien coucher avec elles mais tous attendaient avec impatience le jour où ils retourneraient dans leur pays et prendraient pour femme une jeune nubile avec laquelle ils vivraient heureux pour le reste de leur vie. C'était à se demander s'ils coucheraient dans le même lit que leur épouse laquelle, dans leur rêve, était si pure et si belle qu'il me paraissait presque indécent qu'elle puisse se prêter à de si basses activités!

Le roman *Adieu Babylone* malgré qu'il raconte les rêves d'un jeune Juif supporte la même vision de la vie.

Entre le narrateur d'*Adieu Babylone* et cet Abid que j'avais rencontré à Paris, la différence est à peine perceptible. Cela s'explique aisément du fait que la société juive à laquelle appartient le narrateur est implantée en Irak depuis des siècles. La culture juive a été, malgré le clivage des deux sociétés, fortement imprégnée par celle, dominante, des musulmans. Évidemment le narrateur ne manque pas de marquer les différences entre les deux races et de rappeler ce fameux «Farhoud» où ses frères furent massacrés par une population musulmane subitement déchaînée. C'est avec tristesse qu'il signale qu'«il a suffi d'une nuit pour que treize siècles de vie commune et de bon voisinage s'écroulent tel un échafaudage de boue et de sable (p. 17)».

Il est clair aussi que dans ce pays qu'on appelle l'Irak la nation s'organise autour des appartenances religieuses: musulmans, chrétiens et juifs se côtoient quotidiennement mais chacun veille jalousement à préserver son identité. Les quartiers sont parfaitement identifiés et les mariages ne peuvent se sceller qu'entre coreligionnaires.

Dans cette perspective, les Juifs irakiens ne sont guère différents des Juifs des autres pays. Ils sont marqués au front de la croix de David et de ce fait exclus de certaines charges ou de certains postes réservés aux musulmans seulement.

Malgré toutes ces différences, malgré l'ostracisme qui frappe le narrateur en tant que juif, son appartenance à la culture arabe est manifeste. Les descriptions qui nous sont faites de ce monde fermé et à la morale intransigeante ne nous laissent aucun doute à ce sujet. Pourrait-on imaginer qu'une jeune juive américaine voie sa réputation à tout jamais ternie, ses perspectives d'un heureux mariage anéanties parce qu'elle a, un jour, eu le malheur d'accepter de lire une lettre d'amour remise par un soupirant chrétien? Tel est le cas de Sabiha dont l'erreur entraîne la honte sur toute la famille: «Et c'est ainsi que le malheur, revêtant le visage du dés-honneur, s'est abattu sur la famille de Sabiha. La nouvelle, transmise de

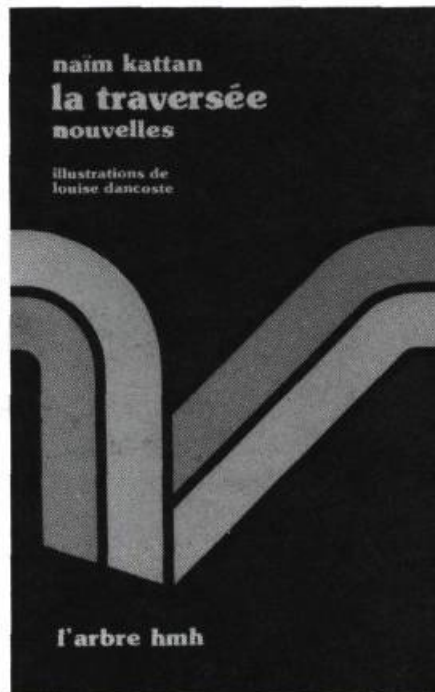
bouche à oreille se répandit dans tout l'entourage de la famille: «Sabiha fut surprise à l'école en train de lire une lettre d'amour» (p. 91)».

En définitive ce qui frappe dans ce roman, c'est beaucoup plus le clivage des sexes que le clivage des races. Les femmes sont comme des bibelots de grand prix qu'il ne faut toucher sous aucun prétexte sous peine de devoir les acheter... en mariage. Ce sont les parents qui vendent le bibelot-jeune-fille. Quant à cette dernière, elle ne peut que souhaiter que l'acheteur-mari ne soit ni sourd ni borgne. Qu'il ait soixante ans quand elle n'en a que quinze importe peu. La transaction prime sur toute autre considération.

On comprend aisément que, dans de telles conditions, le narrateur n'ait guère d'occasions d'exprimer, ne serait-ce que partiellement, son affectivité sexuelle. Les barrières sont infranchissables et il ne lui reste, à lui et ses amis, pour qui le mariage est une opération financière impensable, qu'à connaître «l'amour» avec les filles de joie avec le résultat que le narrateur, prisonnier d'un pattern culturel, perpétuera lui aussi cette vision dichotomique de la femme bonne et de la femme méprisable. Vision idéaliste qui déborde son propre cadre et se fait sentir à tous les niveaux et particulièrement à celui du littéraire. Aux rêves d'un grand amour se greffent ceux, tout aussi éthérés, de devenir une gloire dans le domaine de la littérature française.

Voilà, en résumé, le ton d'*Adieu Babylone*. Ce roman, malgré qu'il soit gauchement écrit par moments, est fort attachant. On aurait donc pu s'attendre à ce que *La traversée*, le nouveau recueil de nouvelles de Naïm Kattan soit dans la même veine. Il n'en est rien. Le lyrisme qui caractérisait *Adieu Babylone* y est totalement absent. Ici les nouvelles sont brèves presque factuelles. Elles se résument pour beaucoup d'entre elles à une rencontre et un départ (c'est le cas notamment pour «La fin du voyage», «Les bagages», «Le substitut», «Le collectionneur de robes», «Le voisin», «Le libraire de l'Île» et «Le prochain avion»). Entre la ren-

contre et le départ, le temps peut être plus ou moins long mais le déroulement est presque toujours le même: voici que deux personnes se rencontrent, le mâle prend l'initiative et une sorte de mécanique se met soudainement à fonctionner. Le mâle et la femelle font «l'amour, tranquillement, régulièrement (p. 94)» pendant une période de temps puis la mécanique se met à disfonctionner et c'est le départ de l'un ou l'autre des deux partenaires. Les jeux sont faits et il suffit pour remettre la machine en marche de changer de ville, de faire une nouvelle rencontre et de... préparer un nouveau départ.



*Tout est affaire de décor
Changer de lit
Changer de corps
À quoi bon?
Puisque c'est encore moi
Qui moi-même me trahis*

chantait Léo Ferré sur un poème d'Aragon. Telle n'est pas l'opinion de Naïm Kattan qui, dans son recueil, cultive cette fleur rare de l'indifférence comme s'il s'agissait de la seule qui soit digne d'intérêt. Ici le non-dit prime. Le narrateur dans la plupart des nouvelles fait preuve d'une discrétion décevante. Les corps se nouent et se dénouent avec la précision d'une mécanique d'horlogerie. On n'y retrouve aucune intériorité, aucune nostalgie, aucune émotion comme si une mystérieuse

censure pesait inexorablement sur les narrateurs. Aventures sans importance pourrait sans doute dire l'auteur. Mais pourquoi alors leur consacrer tant de pages?

À cette question l'auteur évidemment ne répond pas. Nous restons donc sur notre faim, nous rappelant cet *Adieu Babylone* autrement plus ouvert et nous ne pouvons que regretter que Naïm Kattan ait, dans *La Traversée*, opté totalement pour le système de consommation à l'américaine. Sauf pour une nouvelle, à peine voit-on quelques rappels de son ancienne culture. Cela se manifeste particulièrement lorsque l'amante reproche à son partenaire d'accorder plus d'importance à sa famille qu'à elle-même. Quant aux autres signes, ils ne sont que négatifs. Ceux-là nous persuadent que l'auteur a perdu ses rêves de jeunesse. La femme, dans cette perspective, a perdu tout son mystère oriental. Elle ressemble plutôt à celle que rencontre le narrateur d'*Adieu Babylone* dans le quartier mal famé de Maidane. C'est celle qui s'achète, se consomme et que l'on jette après usage.

Que dire enfin sinon que *La Traversée* passe par les mauvais chemins de Babylone.

André Vanasse

P.S. Peut-on imaginer dessins plus insignifiants que ceux qui illustrent *La Traversée*?